

Nouveautés littéraires

Number 173, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

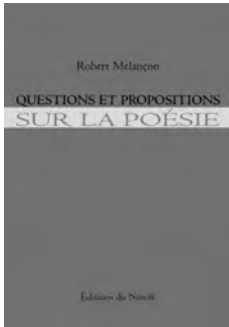
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2014). Review of [Nouveautés littéraires]. *Québec français*, (173), 88–100.



ROBERT MELANÇON
Questions et propositions sur la poésie

Montréal, Éditions du Noroît, 2014, 61 pages

Le poète Robert Melançon est l'auteur d'études et d'essais portant notamment sur la poésie française de la Renaissance et sur la poésie québécoise. En 2002, il avait fait paraître un remarquable recueil de notes sur la poésie, aux Éditions du Noroît, sous le titre *Exercices de désœuvrement*. Il publie aujourd'hui, sur le même sujet et chez le même éditeur, un bref essai très différent.

Questions et propositions sur la poésie est un tout petit livre d'une soixantaine de pages. Il se veut une introduction de nature franchement pédagogique. Il n'y a pas beaucoup d'exemples de franches réussites dans ce domaine. Jean-Pierre Issenhuth et Suzanne Martin avaient publié dans les années 1980, chez HRV, des manuels scolaires très bien conçus, destinés aux étudiants du secondaire (dont *Rythmes : la vie en poèmes*, 1986). On peut aussi penser au recueil d'essais *Le lecteur de poèmes* que signait Gilles Marcotte en 2000 chez Boréal ; toutefois, s'il s'adressait à un public relativement large, le critique proposait des lectures, et non pas une présentation du domaine de la poésie. Dans le même format que le livre de Melançon, le Noroît a publié en 2011 un texte de Jacques Brault, *Dans la nuit du poème*, mais il s'agissait, étonnamment, d'une approche savante, assez éloignée du registre à la fois chaleureux et ironique des autres essais de l'auteur.

Melançon est lui aussi, habituellement, porté sur l'ironie, en particulier lorsqu'il s'agit de moquer la pose des avant-gardes. Mais ici, rien de tel : l'objectif est de suggérer la richesse d'un domaine à de jeunes auditeurs. En effet, le livre était au départ une conférence dans un collège, et le ton scolaire (parfois même un peu doctoral) est resté présent. La composition du livre fait se succéder six questions : « Qu'est-ce que la poésie ? » ; « La poésie s'oppose-t-elle à la prose ? » ; « Qu'est-ce qu'un vers ? » ; « Pourquoi lit-on des poèmes ? » ; « Peut-on écrire de la poésie après Auschwitz ? » et « Pourquoi écrit-on des poèmes ? ». L'auteur se présente d'abord comme un lecteur qui continue de s'interroger au sujet de la poésie (ses propositions, écrit-il, « reposent sur un socle d'incertitudes »), et lorsqu'il parle ensuite de l'écriture, c'est en recourant au pronom « on », ce qui permet d'écarter le personnage du conférencier au profit de l'acte, dans une perspective très concrète. Jamais le discours ne devient un combat pour une conception particulière ou contre certains auteurs ou mouvements (à l'exception d'une réfutation de la célèbre division binaire du langage en prose et poésie proposée par Mallarmé). Les exemples sont nombreux et variés : Jean Follain, George Johnston, Raymond Queneau, Virgile, Saint-Denys Garneau, Paul Celan,

Shakespeare... L'ensemble constitue ainsi une sorte de plaidoyer pluraliste pour la poésie.

Force est d'admettre que la poésie est aujourd'hui devenue, comme l'art dit « contemporain » ou la musique dite « actuelle », marginale en regard de la chanson, du roman ou du cinéma. La poésie a elle-même contribué à son effacement : depuis Rimbaud, les poètes sont souvent de féroces critiques de leurs prédécesseurs et de leurs concurrents. Il est rafraîchissant que la poésie soit ici considérée comme la rencontre d'une diversité de voix, où les poètes ne s'opposent pas les uns aux autres : ils cherchent, au lieu de prétendre avoir trouvé. « Un poète, écrit Melançon, s'enfonce dans le langage pour découvrir ce qu'il est possible de dire, ce qu'il est possible de penser ».

* FRANÇOIS DUMONT

GAËTAN BRULOTTE
La contagion du réel

Lévesque éditeur, Montréal, 2014, 152 pages,
 coll. « Réverbération »

En 2010, Gaëtan Brulotte a publié un essai majeur sur la nouvelle québécoise et sa contribution personnelle au genre s'avère toujours une proposition intéressante. Son dernier recueil tire parti de cette reconnaissance du terrain à laquelle il s'est livré méthodiquement pendant plusieurs années. Et puis, le genre lui-même favorise une liberté créatrice à large spectre. L'écrivain en use ingénieusement, adoptant, lorsque le sujet s'y prête, une approche ludique qui devient le support concret de son inventivité. D'un texte à l'autre, il faut s'ajuster à une focale variable, ce qui dynamise réellement la lecture des vingt-trois nouvelles brèves qui composent *La contagion du réel*.

Des fictions minimalistes d'une facture inusitée, comme cette incroyable recette de pommes de terre digne de la prétention d'un chef à la mode (« Pommes de terre Leacock. Recette pour une Vanité moderne »), trouvent leur place auprès d'une classique histoire de jalousie (« La cimenterie ») ou d'un exercice de style sur les Marques déposées (« De Babel à jingle »). Dans « L'auberge désirable », l'écrivain revisite sur un mode ironique le feuillet publicitaire d'un hôtel champêtre, alors qu'avec « La crémaillère » un homme et une femme présentent à tour de rôle leurs visions opposées et rétrécies d'une fête de famille. Écrite dans un style télégraphique, cette nouvelle rythmée et efficace est d'une incroyable drôlerie, même si elle émet en sourdine une petite musique triste. Dans « Le lendemain du point », le nouvellier exploite à nouveau le tandem Elle et Lui, nous proposant, cette fois, une « correspondance amoureusement littéraire » qui semble se prolonger bien au-delà de la dernière phrase.

Une étrange histoire de clonage, le soliloque troublant d'une mante religieuse, un éloge exalté de la marche, l'application machinale d'une méthode de



gestion agressive, le leurre cruel de la maladie et des derniers jours... Les nouvelles de Brulotte se suivent et ne se ressemblent pas. D'une qualité littéraire constante, elles se distinguent par l'originalité de la forme, la singularité du ton et du propos. Le sens de la réalité l'emporte tout de même sur la fantaisie, qui ne s'exerce qu'en présence de l'émotion.

✱ GINETTE BERNATCHEZ

COLLECTIF BELGO-QUÉBÉCOIS

Quand on est deux

Gatineau, Vents d'ouest/Memory, 2014, 160 pages, coll. « Rafales »

Sous la direction littéraire de Myriam Thiry (*Memory*) et de Daniel Paradis (Association des auteur(e)s de l'Outaouais), vingt et un écrivains belges et québécois ont publié de concert un recueil de nouvelles portant sur le thème imposé *Quand on est deux*. Une proposition qui laissait tout de même beaucoup de latitude à leur imagination. Et de fait, en s'éloignant des histoires d'amour traditionnelles, la plupart sont arrivés à réinventer la formule du tandem.

En ouverture, Bruno Marée signe un texte amusant sur une vieille dame acariâtre forcée de partager la chambre qu'elle occupe à la maison de retraite avec une compagne débonnaire. Dans la nouvelle

suivante, à la suite d'une visite chez l'acupuncteur, le yin et le yang d'une jeune fille excessive parviennent enfin à trouver un terrain d'entente (Loïse Lavallée). « L'entrevue » met en scène un écrivain solitaire qui fantasma sur son métier avec son double dans les toilettes du Salon du livre de l'Outaouais. Ce type d'événement a également inspiré Nicole Balvay-Haillet, qui conclut son histoire d'un pied de nez moqueur à l'égard du monde littéraire.

Sur une note plus grave, « Requiem sous la lune » de Chantal Desrochers sonde le terrain fangeux de la brutalité « amoureuse ». « Jabana, avril 1994 » de Jean-Marie Adam nous fait vivre un épisode douloureux de la guerre civile au Rwanda, et un face-à-face déchirant entre un vieux professeur et un ancien élève fait couler le sang (« Le porc-épic », de Michel-Rémi Lafond).

Le recueil souffre d'inégalités stylistiques prévisibles lorsqu'il est question d'un « collectif », mais les textes sélectionnés témoignent d'une application enthousiaste. Grâce à un thème rassembleur, il conserve une certaine unité de façade, exprimant sans prétention les préoccupations contemporaines. J'aurais cependant aimé retrouver une courte notice biographique de chacun de ces auteur(e)s qui, en dehors de l'Outaouais et du Luxembourg belge du moins, semblent un peu désincarnés.

✱ GINETTE BERNATCHEZ



AGNÈS DESARTHE

Ce qui est arrivé aux Kempinski

Éditions de l'Olivier, Paris, 2014, 196 pages

DOUGLAS KENNEDY

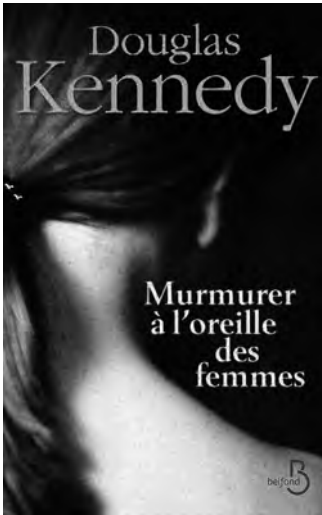
Murmurer à l'oreille des femmes

traduit de l'américain par Bernard Cohen
Belfond, Paris, 249 pages

Dans ses quatorze nouvelles aux sujets très hétéroclites, Agnès Desarthe raconte des leçons de piano imaginaires (« Faire son piano »), suivies de l'ambition d'un professeur de lycée qui espère ardemment trouver *le génie* parmi ses élèves. Il finit par mourir sans l'avoir trouvé. Suit une rencontre avec un homme qui fait chanter la femme de son meilleur ami (« L'homme à la tête de hibou », sans doute l'une des deux plus marquantes du recueil, l'autre étant la nouvelle éponyme). L'entreprise tourne au désastre. Une croque-mort bien particulière invente une façon inédite d'honorer un défunt dont on ignore tout. Un faisan se met à philosopher sur la mort. Un couple qui n'aurait jamais dû se former se sépare. Une femme se

glisse dans la peau d'une artiste et lui vole son identité. Un ébéniste répare une marche d'un escalier menant à la cave pendant que la propriétaire se met à rêver d'une autre existence. Les dernières nouvelles sont plus dérangeantes encore. Le diable veut s'emparer de l'âme d'une femme plus rusée que lui. Un écrivain à la gloire passée rencontre une vieille violée pendant des années par son mari. Une historienne clôt le recueil : destinée à devenir pianiste, elle préfère la guitare, s'éprend d'un prêtre allemand et jette par-dessus bord ses recherches sur la Shoah pour le retrouver à Berlin, à l'hôtel Kempinski. Grave erreur...

Comme dans son dernier roman, *Une partie de chasse* (2012), où le personnage principal passe par



plusieurs épreuves avant de devenir un adulte de plein droit, nous lisons ici une série de situations où l'auteure parle de l'évolution de ses (anti)héros, qui passent tous par l'école de la vie, souvent dure, avec la violence mentale ou physique, le mensonge et les ragots des autres. Sous la plume légère de l'écrivaine défilent des hommes et des femmes de tous âges, pris dans des toiles si fines qu'ils n'aperçoivent pas l'araignée qui les attend. Dans ses romans antérieurs, en grande partie écrits pour la jeunesse, Desarthe nous captive par une construction habile des événements, poussant les protagonistes à assumer leur rôle dans notre monde actuel, comme cela avait été le cas pour Tristan dans le livre cité, marié à une femme infidèle. Il se découvre cocu après avoir trouvé un lapin qui lui révèle des secrets de la vie. Là, l'auteure avait (en apparence du moins) pris son temps pour raconter son histoire, bien qu'il s'agisse de plusieurs, imbriquées les unes dans les autres en séquences rapides qui ne lâchent pas le lecteur, craignant que quelque chose lui échappe : il relit et se concentre sur la narration.

Le même procédé narratif est répété dans le recueil que voici. Nous restons sous l'impression que les phrases coulent tout doucement, que l'auteure nous laisse beaucoup de liberté pour entrer lentement dans le bain qu'elle nous coule. C'est mal la connaître. Dès la première ligne, vous devez vous concentrer sur le sujet, énoncé en quelques mots, sinon, vous devez recommencer depuis le début. Je dirais que c'est ce trait qui fait la différence entre la nouvelle française et sa cousine, la germano-anglo-saxonne. Dans cette dernière, la narration s'étend dans le temps, parfois des mois, elle traite même une longue tranche de vie, alors que la française cible une question en particulier à laquelle sont données des pistes de réponses possibles, pistes souvent tracées très rapidement (comme chez Annie Saumont). Que celles de Desarthe comptent parfois une quinzaine de pages tient du sujet, souvent complexe, qui demande une mise en situation plus élaborée.

On le voit : l'auteure française ne nous procure pas une lecture de tout repos. Pour illustrer mon propos concernant le caractère radicalement opposé entre le concept de la nouvelle française et anglophone, les douze histoires de l'auteur à succès états-unien Douglas Kennedy (*Cet instant-là*, 2011, *Cinq jours*, 2013, parmi les plus récents) visent un seul but : montrer combien les hommes sont désarmés devant l'intelligence des femmes et leur faculté de faire plusieurs choses à la fois, jouer aux plus fines, pour triompher et vaincre l'adversaire. En un seul mot : le portrait du mâle par excellence, d'après le féminisme chez nos voisins. Car c'est presque toujours cela : la

guerre des sexes (souvent froide, comme dans la première nouvelle), détenir le pouvoir, par n'importe quel moyen. Dans « Une erreur de parcours » (tout de même 38 pages), nous n'apprenons pas seulement le passé du protagoniste – celui de la femme demeure dans l'ombre – mais aussi le déroulement d'une relation neuve, qui se révèle être malsaine, bien entendu. Dans « Sonate d'été », un jeune musicien rencontre une ravissante violoncelliste qu'il laisse tomber en goujat qu'il est. Des années plus tard, il recroise son chemin et la trouve aussi séduisante que dans le temps – qui a passé, amenant avec lui une pléthore de malheurs pour l'ancien soupirant. Ce côté moralisateur (que l'on ne détecte pratiquement jamais chez les auteurs anglophones canadiens, comme Alice Munro, pour ne nommer que la plus célèbre, ou Robertson Davies, Timothy Findley, Margaret Atwood) est un autre fil conducteur du recueil. Il est responsable, au moins après la quatrième nouvelle, d'une impression de déjà-vu : le lecteur prévoit dans la prochaine une variation sur le même thème. À la longue, même si les histoires sont joliment ficelées, leur déroulement et leur issue sont parfaitement prévisibles. Des hommes que leur épouse rend fous (l'écrivain dans « Couche tard »), ou qui sont éconduits par une belle sirène qui les fait rêver puis les laisse tomber (« Un dîner mémorable »). Ailleurs, la désillusion de la femme devant un mari médiocre ayant rempli son rôle d'étalon (« Fera l'affaire »). Ou encore celle où l'avocate spécialisée en fusions-acquisitions (une profession que l'auteur semble apprécier, « le pragmatisme [ambulant] qui peut tuer », p. 233) vend à son ex-mari une bague sertie de diamants pour le quart d'un million de dollars, somme qu'elle remet à un immigré somalien pour qu'il fasse venir sa famille (« Un conte de Noël », où Kennedy appuie fortement sur les glandes lacrymales).

Il est certain qu'avec cette palette de couleurs, de sentiments, le spectre des lecteurs, surtout composé de femmes, est large. Traduits (et bien) dans plusieurs langues, ses livres ont un succès assuré. Cependant, si vous lisez ces jolies anecdotes d'une seule traite, vous risquez de vous ennuyer. Mais si vous espacez la lecture en prenant l'autobus ou le métro, par exemple, vous aurez du plaisir. Dommage qu'une anecdote, même bien écrite, s'oublie, alors qu'une nouvelle de quelqu'un comme Desarthe vous incite à réfléchir et à mettre en question la perception de votre entourage.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

ANTOINE BOISCLAIR [DIR.]

États des lieux – treize poètes américains contemporains

Éditions du Noroît, Montréal, 2013, 148 pages

Comme tout bon directeur d'anthologie, Boisclair s'excuse d'emblée de ses choix non objectifs et de sa non-exhaustivité, alors je prolongerai l'excuse, tout en assumant mes choix. J'affirme aussi qu'on doit s'enthousiasmer devant cette complicité entre la poésie américaine contemporaine (voir la définition du mot dans la préface) et les traducteurs-poètes – ou plutôt les poètes-traducteurs du Québec. Une initiative de Boisclair et du Noroît qui s'avère nécessaire mais dont la lecture virevolte parfois dans le plaisir et, d'autres fois, manque d'envol.

Néanmoins, pour la découverte, pour le ressourcement de nos connaissances, pour les traductions fines et essentielles, pour la fluidité des images, aucune page n'échappe à notre besoin de lecture. Je retiendrai quand même certaines voix plus que d'autres. Une liste d'auteurs s'impose : Robert Creeley, que l'on lit à voix haute pour capter l'ironie et la précision telle une « flèche sans entrave » ; William S. Merwin, qui prophétise et mélange les cartes du temps et le poème avec le conte ; Charles Simic, qui permet (lorsque « les dieux

se la ferment ») d'aller au puits et redonne de l'importance à l'intérieur des pierres (de Simic il faut lire aussi *Alchimie de brocante, l'art de Joseph Cormell*) ; Fanny Howe, dont la métaphore surprend comme du « gel d'azote liquide » ; Éric Ormsby, dont j'adore la cour de triage, sa vision de la vieillesse et la modestie de son dieu ; et enfin Michael Palmer, qui sait nous happer avec ses personnages, avec son « oui et non oui et non » et sa « cinquième prose ». Également, je ne passerai pas sous silence ces quelques très beaux textes aux formes, aux univers langagiers, aux images et aux tons différents : « Le cormoran dans son élément » d'Amy Clampitt, « L'écrivain » de Richard Wilbur, « Des gens intéressants de Terre-Neuve » de John Ashbery, « Mon fils » et « Blanc » de Mark Strand et plusieurs moments de Charles Wright.

Voici un tour d'horizon – qui, je l'espère, ne vous a pas trop lassé – suggérant la nécessité de glisser un tel ouvrage dans la section *anthologies* de votre bibliothèque.

* ANNE PEYROUSE

poésie



MICHAËL TRAHAN

Nœud coulant

Éditions Le Quartanier, Montréal, 2013, 170 pages

Étonnant recueil qui mérite ses prix (Émile-Nelligan et Festival de la poésie de Montréal), *Nœud coulant* impose des gros plans et des *travellings* très lents, en noir et blanc. On tombe dans des images réalistes glauques de films noirs : « fondu au noir ° blanc fondu ». On suit une rythmique saccadée courte qui colle à la peur et à une impression angoissante de kidnapping. On panique dans les bruits d'os et les aboiements du chien. Une énigme de série noire. Oui, Trahan connaît les bons ingrédients d'un roman policier, mais aussi d'un bon western où sont pendus deux macchabées « pour un énième vol de banque ». L'impact naît de ce lien avec le cinéma comme « le plus américain ° de tous les rêves ». Sous la lune de Méliès, on imagine donc un homme face à la poésie comme un bon duel entre cowboys. Or, même si « une allumette craque », la noirceur du mal être s'impose. On sait d'ailleurs combien est inflammable la pellicule – et l'âme des poètes... Mais ne soyons pas trop pathétique...

Dans ce premier recueil pour Trahan, les mots porteurs d'émotions / d'impressions ou de paysages

sont serrés comme dans une corde étranglant tous les adjectifs pour garder les substantifs essentiels à la parole poétique. Mais le « point d'attache le centre ° mouvant du bout du monde ° au fond de soi le sable tremble ° et la nature grain à grain trace ° un nœud dans la voix ° où la tête s'enroule. » On s'interroge sur l'acte d'écrire le poème qui ressemble à un délit d'autokidnapping, à un désir de s'échapper et de se retrouver libre, de créer un immense brasier avec une seule allumette – appelons-la Verbe. Tout un art poétique se profile dans ce recueil.

Toutefois, comme « ceci n'est pas un film », l'auteur aurait pu couper, soit enlever quelques redites ou resserrer son propos, par exemple la partie intitulée « La nuit seule aura lieu ».

* ANNE PEYROUSE



poésie

ÉLIETTE ABÉCASSIS

Un secret du docteur Freud

Flammarion, Paris 2014, 195 pages

Le 12 mars 1938, les postes frontaliers entre l'Allemagne et l'Autriche sont démolis. Peu après, les Nazis déclarent « l'Anschluss » ; Hitler s'empare du pouvoir. En quelques jours, la répression des psychanalystes par les nouveaux maîtres veut en finir avec la « science juive ». Freud, gravement malade, a la permission d'établir la liste d'une vingtaine de personnes qui auront la permission de l'accompagner à Londres. Il sera aidé par son ancienne élève Marie Bonaparte et le Nazi Anton Sauerwald (ce dernier lui rendra d'ailleurs visite en Angleterre). Le roman d'Éliette Abécassis retrace les derniers jours du père de la psychanalyse à Vienne et reprend la discussion sur sa relation avec Wilhelm Fliess, ami de longue date, qui s'était séparé de lui en 1902. Freud veut à tout prix récupérer certaines lettres d'avant sa rupture avec son ami, dans lesquelles ils avaient longuement discuté la question de la bisexualité. C'est la princesse Bonaparte qui a racheté l'échange épistolaire, mais refusa de le remettre à Freud, craignant que celui-ci ne le détruisît (il sera publié en 1985, puis en 2006. Fliess y avait accusé Freud de plagiat et d'homosexualité à son égard.)

Voilà donc le « secret de Freud ». Comme on ne peut que spéculer sur ce qui s'est passé entre les deux analystes – Fliess avait été oto-rhino-laryngologiste et s'est intéressé à la psychanalyse après sa rencontre avec Freud –, l'auteure a fait cautionner son livre par sa mère Janine, elle-même psychanalyste, sans doute à la suite du roman *La liste de Freud* de Goce Smilevski (Belfond, 2013), au titre malheureux puisqu'il faisait référence à celui du film *La liste de Schindler* de Spielberg (1993), alors que dans les traductions en d'autres langues le roman est paru sous le titre « La sœur de Freud », où Adolphine – « Dolfi » – prend le rôle de la narratrice. Dans son roman, Abécassis revient sur ce sujet. Elle aurait mieux fait de se consacrer exclusivement à celui que vise le titre pour laisser à d'autres l'apologie et la justification de l'attitude de Freud face à ses sœurs.

Le « secret » de Freud est-il résolu par l'auteure ? Pas du tout. À la fin du roman, Freud tient les lettres compromettantes entre ses mains. Qu'en a-t-il fait ? La réponse invite aux spéculations et sera sans doute rejetée par les biographes de Freud et, de toute manière, n'apporte rien de nouveau à ce que nous ne savons déjà. Alors, pourquoi avoir écrit ce livre ? Parce que Freud « se vend bien », comme cela s'est avéré pour *La liste de Freud* ? La vie du psychanalyste a été examinée dans les derniers détails. Mais si certains auteurs croient détecter une zone grise laissant la place à des enquêtes, interprétations, procès

d'intention, ils sautent sur l'occasion. Un examen plus approfondi du caractère d'Anton Sauerwald, le Nazi ambivalent devant le génie de Freud, aurait été plus approprié. Un livre écrit trop rapidement, qui reprend des détails biographiques connus *ad nauseam*. Un roman pour contredire un autre, bien mieux écrit que celui-ci. Ce secret-là que l'auteure met du temps à cerner, le lecteur peut l'oublier, aussitôt lu.

* HANS-JÜRGEN GREIF

ALESSANDRO BARICCO

Mr Gwyn

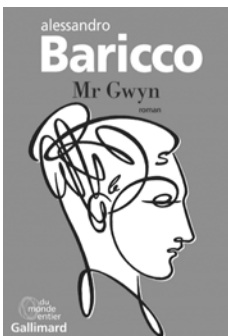
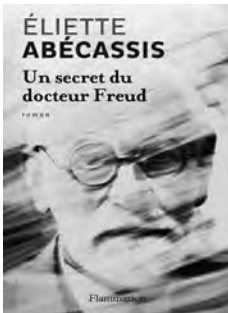
Traduit de l'italien par Lise Caillat

Gallimard, Paris, 2014, 184 pages, coll. « Du monde entier »

Si vous n'avez pas encore lu un roman d'Alessandro Baricco (*Soie, Homère, Iliade, Cette histoire-là, Emmaüs*, entre autres), voilà un brillant début qui vous mènera au plaisir éprouvé par des milliers de lecteurs avant vous. Car l'auteur italien possède un imaginaire hors du commun. Il choisit les mots avec grand soin. L'intrigue est époustouflante et menée de façon magistrale (parfois, on se croirait dans un polar dont on supporte à peine la tension), la structure du roman s'avère solide et à toute épreuve, tout comme les caractères.

Du jour au lendemain, le Britannique Jasper Gwyn, ancien accordeur de pianos converti en écrivain, auteur de trois romans à succès, cesse d'écrire. Il publie même une note à cet effet dans un grand journal londonien. L'agent littéraire, son meilleur ami, n'y comprend rien. Que peut faire quelqu'un dont la carrière est avancée, sinon continuer à écrire ? Au lavoir (il est fin connaisseur des lavoirs et aurait aimé rédiger un guide des cent meilleurs de la City), Gwyn rencontre une vieille dame, ancienne enseignante, qui le reconnaît et lui fait des compliments sur l'un de ses romans. Quand il lui confie qu'il aimerait changer de métier et devenir copiste (!), elle l'encourage à *copier les gens*. Un soir de pluie, Gwyn entre dans une galerie où il voit des portraits qui lui font une impression particulière, celle du modèle « arrivé [...] après une sorte de pérégrination » (p. 38). Cependant, il ne les aime pas, ils n'ont pas de voix : « Il faut l'imaginer. Je n'aime pas faire cet effort-là. » (p. 40) C'est ainsi qu'il met tout en scène : un atelier avec du mobilier épars ainsi que dix-huit ampoules devant rendre l'âme après trente-six heures, fabriquées par un artisan spécialisé. Il engage la stagiaire de son ami éditeur, et voilà qu'il *écrit des portraits*, sur quatre à huit feuillets. Chaque client se dit heureux, voire renversé par le résultat. La grande question, celle au premier degré, demeure : comment écrit-on un portrait ? Car les mots parlent et nombreux sont les tableaux, surtout abstraits, où l'artiste inclut un message de sa main, une mise en garde, une référence, qui transgresse l'objet qu'est le tableau, resserrant ainsi les interprétations possibles.

ROMANS



Mais comment écrire un portrait, sans tomber dans les descriptions habituelles ?

Pourtant, il réussit par la plus intense observation, l'écoute intelligente qui lui fait prendre des notes éparpillées. Trente-six heures plus tard, les séances sont terminées. Reste la rédaction. Après une dizaine de clients, Gwyn arrête et disparaît. Un jour, son ancienne collaboratrice (et premier modèle) tombe sur le nouveau livre d'une de ses auteures préférées, pour y découvrir... son portrait. C'est comme une trahison, une giflette, jusqu'à ce qu'elle découvre que Gwyn a écrit son texte *avant* la publication du livre et qu'il n'a donc pas plagié ces pages. Et pourtant... Afin de ne pas vous enlever le plaisir de lire la finale, arrêtons-nous ici. Cette fin vous coupera le souffle.

Voilà ce qu'un excellent texte littéraire, comme celui-ci, peut faire : nous divertir au plus haut point, nous transporter dans un ailleurs sans sortir de la maison, entrer chez quelqu'un que nous apprenons à connaître, suivre ses pensées, très différentes des nôtres, entamer une discussion sur le bien-fondé de ses agissements, réécrire le livre ou en continuer l'écriture (si nous suivons la pensée poststructuraliste). Sans oublier l'ingéniosité de l'auteur, le respect que nous devons à son intelligence, l'élégance du propos, la patience, le sens de l'observation et de l'écoute – écrire des portraits serait impensable sans ces trois dernières facultés – et, surtout, l'ouverture sur l'autre, différente pour chaque lecteur.

Un magnifique cadeau, dans une traduction impeccable. À lire, absolument.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

DAVID BÉLANGER

Métastases

L'instant même, Québec, 2014, 234 pages

Voici un antipolar où l'auteur se moque de tous les clichés – langage, structure, suspense – du roman policier classique. De plus, le texte est écrit dans un style qui parodie celui des Mankell, Larsson, Harris, Lindsay, Grimes, sans oublier Brouillet et tant d'autres qui nous tiennent en haleine en nous posant la question de base « *who dunnit* ? » Ce n'est pas tout : il s'agit du premier roman de David Bélanger, tout juste vingt-cinq ans, qui manie sa plume comme un fleuret (oublions l'épée) devant le miroir. À ma connaissance, il n'y a rien de comparable en ce moment qui pourrait se mesurer à ce nouveau champion d'escrime. Nous, lecteurs, assistons au *crime*, commis sous nos yeux, au tout début de ce roman extraordinairement rafraîchissant, drôle, iconoclaste, irrévérencieux, fougueux, mettant en scène non pas la victime, mais deux policiers mal assortis ainsi que leur supérieur hiérarchique ignare.

Donc, Éva Burns, belle de nuit – pour elle, la prostitution demeure un passe-temps – est sauvagement

assassinée. Les détectives Petitroux, vieux et usé à la corde, et Descars, jeune, beau, mais bien moins fûté que son aîné, sont chargés : a) d'élucider les circonstances du meurtre, et b) de trouver le ou les coupables. Mais il y a quelque chose qui ne va pas : plus les flics cherchent, plus ils trouvent de ramifications souterraines à l'industrie de la pornographie, impliquant surtout une boîte spécialisée dans le tournage de films pour public connaisseur. On découvre que ce « cancer » a développé des métastases, nous en sommes tous atteints. Le tueur, c'est vous, moi, nous, n'importe qui. Les méthodes de nos deux enquêteurs ne sont pas..., disons, conventionnelles. Alors ils en paient le prix, par la mort apparente avant la définitive (?), pendant que Petitroux trouve et s'entretient amicalement avec le tueur alors que Descars soigne ses blessures et leur scarification. Jusqu'à ce que le scénario implose, de manière grandiose.

Ce qui séduit dans ce livre d'une étonnante maturité langagière, c'est justement le vocabulaire, de toute évidence une jouissance pour l'auteur. Il adore malaxer la syntaxe qu'il fait craquer à tout moment, invente des néologismes, garde, d'un bout à l'autre, des tics de ses personnages, comme les phrases qui s'arrêtent à mi-chemin ou se tarissent.

Un premier roman très prometteur qui place la barre haute. En attendant la suite, lisez celui-ci. Et gardez en mémoire le nom de l'auteur.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

CASSIE BÉRARD

D'autres fantômes

Éditions Grise, Montréal, 2014, 421 pages

La vie d'Albert se retrouve du jour au lendemain chamboulée lorsqu'une inconnue se jette devant le métro, station du Trocadéro, à Paris. Dès lors, l'homme essaie par tous les moyens de découvrir l'identité de cette femme : il enquête, il fouille, il rencontre les personnes présentes ce jour-là et il interroge même les cartes de tarot de sa sœur Juliette. Toutefois, plus la quête d'Albert avance, plus l'homme s'embrouille dans des pistes qui l'amènent vers ailleurs. Albert doute, perd pied, et tandis qu'on plonge avec lui dans les méandres de ses pensées obnubilées par le fantôme de la morte, on découvre d'autres fantômes de son enfance.

Car la quête d'identité de la morte devient au fil des pages une quête d'identité personnelle. C'est comme si, au fur et à mesure qu'Albert progresse dans ses recherches, cela nous ouvrait une porte sur son passé, là où sa sœur et lui apprenaient des « choses sur un temps révolu et [cherchaient] à inventer un monde pour remplacer celui qui ne [leur] convenait pas ». Pour Albert, les détours se font de plus en plus nombreux, les contours de moins en moins certains. Les inconnus deviennent peut-être la clé pour



répondre à ses questions tandis que sa propre femme, qu'il voit tous les matins depuis près de quinze ans, lui donne l'impression d'être une inconnue. Et il y a la morte, bien sûr, qu'il a l'impression de connaître, ou de reconnaître. Peut-être a-t-elle voulu lui dire quelque chose avant de mourir ? Pour Albert, retrouver l'identité de la jeune femme serait une façon de savoir qui il était jadis, et finalement qui il est maintenant.

Les aller-retour entre le présent et le passé ponctuent le récit et lui donnent un rythme bien particulier. Les chapitres ne sont jamais bien longs, et plus on avance dans notre lecture, plus les retours en arrière s'accroissent. Cet arrêt sur images nous permet alors de découvrir l'enfance d'Albert, le silence de la mère et la froideur du père, l'odeur de la pipe du grand-père, mais surtout la perte de sa sœur lorsque celle-ci décide de quitter le nid familial. Car pour Juliette, imaginer un monde meilleur ne lui suffisait plus. Et le jeune Albert, devenu architecte, rebâtit sur cette absence et sur la douleur laissée par l'abandon et le deuil. « Avec le départ, on se prend à douter d'avant, douter de soi-même ».

Cassie Bérard signe ici un premier roman qu'elle a mis six ans à terminer. Pourtant, rien ne donne l'impression d'un premier roman tant la plume est audacieuse et l'intrigue captivante. Cette histoire pourrait être celle de tout le monde et de personne, alors que les gestes du quotidien ne suffisent plus, que même la routine et les habitudes semblent étranges. On plonge dans les méandres d'un homme qui nous aspire dans le tourbillon de sa quête folle, tout cela dans une délicieuse et lucide écriture truffée d'images. Il n'y a pas à dire, les éditions Gruide nous révèle encore une fois un véritable bijou de lecture. Vos attentes seront comblées.

✱ MARIE-MICHELLE POULIN

SERGINE DESJARDINS

Isa

Laval, Guy Saint-Jean éditeur, 2014

Deux tomes : t. 1 : *L'île des exclus*, 414 pages ;

t. 2 : *L'île de l'ermite*, 457 pages

Après le succès remporté par son premier roman, *Marie Major*, relatant l'histoire d'une Fille du Roy, et après une biographie romancée de la journaliste Robertine Barry, publiée en deux volumineux tomes, voilà que Sergine Desjardins revient au roman historique avec *Isa*, fait la lumière sur l'épidémie de cette « maladie maudite » qui a fait des ravages dans la population du Nouveau-Brunswick, à partir des années 1840. Considérée comme héréditaire et comme une punition divine, cette maladie, dont on ignorait alors les causes, a forcé les autorités civiles et religieuses d'alors à isoler ceux et celles qui en étaient atteints, sans aucun respect pour ces laissés-pour-compte, traités comme de véritables parias.

La romancière, qui s'est solidement documentée, relate, dans le premier tome, sous-titré *L'île des exclus*, l'histoire d'Isabelle, surnommée Isa, une adolescente, envoyée à tort dans un lazaret (ou ce qui en tient lieu) de l'île de Shledrake, au Nouveau-Brunswick, avec des malades qui ont contracté la lèpre. Atteinte d'une maladie de peau, l'adolescente, âgée d'à peine quatorze ans, est forcée à l'isolement dans ce lazaret, le seul alors en activité au Canada, mais qui ressemble davantage à une sorte d'écurie, tant l'hygiène laisse à désirer et tant les malades sont pratiquement laissés à eux-mêmes, sans soins appropriés, prisonniers en somme d'un système combien inhumain. À tel point que le lecteur se demande si la romancière n'exagère pas en montrant cette centaine de malades soumis à de véritables tyrans. Issue d'une famille respectable de Tracadie, Isa se lie d'amitié dans l'île avec d'autres malades et tente, dans sa grande générosité et son amour du prochain, d'égayer, par ses chants et son violon, les jours sombres des lépreux. Sa mère Charlotte a beau accepter de satisfaire les desirs d'un odieux médecin incompetent dans l'espoir de ramener sa fille à la maison, elle doit se contenter de vivre avec le remords d'avoir commis l'adultère. Quant à sa fille, elle parvient toutefois à s'enfuir et à se réfugier dans sa famille, mais est bientôt dénoncée et ramenée dans l'île, où les conditions des malades se sont grandement détériorées.

Dans le deuxième tome, *L'île de l'ermite*, le lecteur retrouve, en 1847, soit trois ans plus tard, Isa et les autres malades qui ont été transférés dans un nouveau lazaret, non loin encore de Tracadie, mais tout aussi inhumain. La jeune fille semble avoir perdu espoir d'être libérée, car son isolement et son environnement, on le comprendra, la déprimant, au point qu'elle songe au suicide. Sa famille lui manque : sa mère meurt, son père quitte le Nouveau-Brunswick pour s'installer au Québec, sa sœur Fanny, qui s'était réfugiée chez une tante artiste non conformiste, à Québec, donne naissance à Montréal – où elle s'était réfugiée après s'être donnée à un amant – à une fille, qui est kidnappée par des gens qui font le trafic des enfants, alors que la dernière, Juliette, sacrifie son amoureux Zacharie et émigre à Montréal dans l'espoir de réaliser son rêve : soigner les malades. Elle fera croire à une vocation pour entrer en communauté. Elle est envoyée avec d'autres religieuses soignantes au lazaret de Tracadie, mais s'enfuit pour devenir la maîtresse d'un professeur de médecine à McGill, qui l'aidera, en revêtant des habits d'homme, à faire ses études en médecine. Quant à Isa, elle réalisera le rêve qu'elle a maintes fois fait, à la suite de la promesse de sa mère et de sa grand-mère : vivre libre et en paix dans l'île de l'ermite, en face de Rimouski, comme nous l'apprend son journal, « Les mémoires d'Isa », publié à la fin du second tome, journal qui nous révèle des informations parfois surprenantes.



Les deux tomes se lisent bien, car Régine Desjardins sait susciter l'intérêt, malgré quelques exagérations qui parsèment l'intrigue. Il est pour le moins surprenant que tous les médecins persistent à garder Isa en réclusion avec les lépreux, alors qu'un jeune pharmacien de Québec pose si rapidement le diagnostic de la maladie dont elle est victime. Le hasard fait bien les choses pour redonner à Fanny son enfant, trois ans après son enlèvement. On doute aussi qu'une jeune fille ait pu suivre, sous des habits masculins, tout son cours de médecine à Montréal... Mais, il faut le reconnaître, la romancière nous éclaire sur l'existence, méconnue, de cette épidémie qui a marqué l'histoire du Nouveau-Brunswick, des francophones acadiens, en grande majorité. Les deux tomes d'*Isa* deviennent des preuves irréfutables non seulement de cette maladie, mais aussi des mauvais traitements dont ont été victimes les malades.

✱ AURÉLIEN BOVIN

CÉCILE DUBÉ

Trop de secrets dans les vents de Kamouraska

Les Éditions Gid et Cécile Dubé, Québec, 2014, 430 pages

Trop de secrets dans les vents de Kamouraska est un livre qui donne généreusement la parole aux femmes qui ont bâti notre pays en œuvrant dans l'ombre. Ces dernières ont laissé peu de traces tangibles, époque oblige, mais Cécile Dubé s'est inspirée d'une documentation précieuse et variée pour camper son récit, se glissant dans la fiction romanesque avec une charmante pudeur, pratiquement sur la pointe des pieds, afin de redéfinir le rôle de ces pionnières.

L'histoire qu'elle nous raconte est celle de Catherine Perreault et d'Amable Dionne, figures de proue, au XIX^e siècle, de l'élite sud-côtoise. Marchand prospère, député du Bas-Canada et plaideur auprès du Parlement, Dionne est un homme de principes, un taiseux bien de son temps. En dépit de l'amour qu'elle lui porte, sa femme Catherine craint ses sautes d'humeur. « Connue comme quelqu'un qui passe dans ce monde en n'y voyant que la beauté et le bien à faire », elle aimerait découvrir ce qui a poussé son mari à bannir, à 16 ans, leur neveu Charles Chiniquy, pris en charge par leur famille au décès de son père. Dieu seul le sait, le diable s'en doute... Les Dionne ont huit filles aussi charmantes et aussi jolies les unes que les autres... Et leur père inflexible n'aura de cesse que le jour où il aura trouvé un bon parti pour chacune d'elle.

Rythmée par des chapitres brefs, l'histoire repose sur le passage du temps, la vie quotidienne de cette famille d'exception, les petits et grands événements qui ont fait date : l'épidémie de choléra, les tempêtes politiques, les crises économiques, mais aussi la mise sur pied du premier service de diligence entre Québec et Rimouski. Une narration omnisciente oriente le récit tout en donnant épisodiquement la parole aux

protagonistes. Catherine Perreault nous livre ses états d'âme dans ses carnets du soir, les Ursulines rédigent leurs Grands Cahiers, des lettres sont échangées, d'autres restent inachevées. Attentive aux détails concrets, Dubé réussit à traduire l'atmosphère de l'époque, du moins celle qui régnait dans la classe aisée.

Parfois, il devient laborieux de s'y retrouver au milieu de tous ces Charles, Jean-Charles, Charles-Eusèbe et Jean-Thomas, mais l'ajout d'une nomenclature des personnages historiques à la fin du livre facilite la lecture. Quant aux personnages fictifs, ils sont en tous points secondaires. L'auteure n'a pas souhaité s'écarter des faits même si, à l'occasion, ceux-ci encombrant la route d'une « bonne » histoire romancée. Je pense spécialement au sulfureux Chiniquy, dont l'action délétère plane sur tout le récit sans pour autant se poser quelque part. Ceci étant dit, le roman historique peut revêtir plus d'une forme. *Trop de secrets dans les vents de Kamouraska* s'apparente à un ensemble de chroniques destinées à rendre un hommage justifié aux femmes qui ne sont jamais entrées dans l'Histoire. La passion de la romancière pour son sujet donne une teinte touchante et sincère à ce qu'elle a écrit.

✱ GINETTE BERNATCHEZ

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO

Tempête. Deux novellas

Gallimard, Paris 2014, 233 pages

PATRICK DEVILLE

Viva

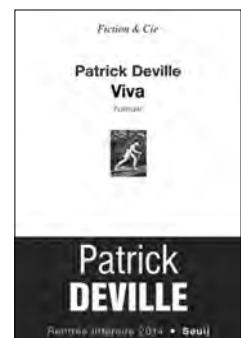
Seuil, Paris, 2014, 220 pages, coll. « Fiction & Cie »

Écrire une « novella » est assez rare chez un auteur francophone. Il s'agit d'une très longue nouvelle ou d'un bref roman, pouvant aller de 70 à 130 pages – la longueur est variable – avec plus de personnages que dans la nouvelle classique et, dans certains cas, deux ou trois actions qui se croisent. Un bel exemple pour des *novellas* anglophones est le recueil d'Alice Monroe, *Fugitives* (Boréal, 2008), où la plupart des textes comportent entre 45 et 55 pages. Une des plus célèbres du XVIII^e siècle demeure *Le diable amoureux* de Cazotte (1772). Pour Le Clézio, le modèle à suivre serait Joseph Conrad.

Dans la *novella* éponyme de son dernier livre, Le Clézio reprend un de ses thèmes favoris, la mer, considérée à la fois comme dangereuse et bienveillante : elle engloutit et amène des hommes, des femmes. Nous sommes sur l'île d'Udo, dans la mer du Japon. June, née d'un père inconnu noir, est attaquée à l'école en raison de sa différence. Sa mère est une « femme de la mer », qui récolte des ormeaux pour les vendre aux restaurants. Quand arrive l'Américain Philip Kyo, ancien journaliste qui avait assisté à un viol



romans



collectif dans l'île en 1945, la jeune fille lui montre l'art de la pêche. Lentement, ils s'attachent l'un à l'autre dans un jeu glauque, voire dangereux, puisque Philip est revenu dans l'île pour y mourir, comme Mary, l'amour de sa vie, chanteuse de blues, qui s'est suicidée par noyade. June le substitue à son père de qui elle ignore tout, jusqu'au nom. Comme dans son œuvre antérieure, l'auteur revient sur la quête identitaire, les femmes, la mer, dans une mise en scène remplie de mystères. Après une rencontre nocturne où se mêlent amour, rejet, attirance physique et respect de l'autre, les deux protagonistes se séparent. L'un s'en va, heureux d'avoir retrouvé le goût de vivre, l'autre quitte l'école pour embrasser à son tour le métier de sa mère.

Dans « Une femme sans identité », seuls les lieux changent, alors que les personnages suivent ceux de la première *novella*. Ici, Rachel a été abandonnée par sa mère immédiatement après sa naissance au dispensaire de Takoradi, à l'époque une ville côtière importante du Ghana. Quand ses parents adoptifs perdent leurs biens, elle est transplantée dans une des cités satellites de Paris où elle veille sur sa sœur (la fille de ses parents adoptifs), mais se transforme bientôt en paumée, rencontre sa mère biologique, apprend qui est son véritable père, mène une

existence de clocharde, retourne à Takoradi où elle rencontre une vieille sage-femme qui avait (peut-être) assisté sa mère lors de la naissance de Rachel. On le voit : les éléments clé des deux récits concordent et se complètent.

Permettons-nous un truisme : sans l'immense métier de l'auteur (Prix Nobel de 2008), ces deux textes auraient pu être perçus comme des variations sur le même thème. Cependant, chaque personnage, les circonstances particulières de leur existence, les rencontres aux suites inattendues en font des bijoux de narration. Précises et logiques dans les trames narratives (alternance entre voix masculine et féminine dans la première *novella*), l'auteur nous a habitués à sa sensibilité et, surtout, à une écriture souvent réduite à sa plus simple et plus puissante expression. Ces deux longues nouvelles vont ravir ceux et celles qui sont depuis longtemps de fidèles lecteurs de l'écrivain.

Dans le roman de Patrick Deville, *Viva*, nous nous trouvons dans un tout autre univers. On se rappelle que l'auteur est, comme Le Clézio, un infatigable voyageur qui fait revivre le passé de façon admirable – comme dans *Peste & choléra* (2012 ; prix Femina). Cette fois, il plonge dans les années trente et quarante du Mexique, suivant les traces de Léon Trotsky jusqu'à



GENEVIÈVE LÉVESQUE

La maison habitée

Les Éditions David, Ottawa, 2014, 208 pages,
coll. « Voix narratives »

Théna, aveugle de naissance, hérite de la maison de son oncle marin. Enfant et adolescente, elle a voyagé avec lui au large des côtes du Nouveau-Brunswick jusqu'à l'Île-du-Prince-Édouard mais, sa santé périclitant, l'homme a délaissé son voilier pour s'installer en Bretagne, face à la mer. Sans réfléchir à la suite des choses, Théna abandonne son appartement à Paris, ses biens et son travail d'interprète afin de « prendre possession » de cette étrange maison qui l'attend.

Voilà en quelques mots le point de départ d'un *thriller* fantastique qui se situe à la jonction des films *Shining* et *Sixième sens*. Au fil des pages, Théna devra affronter les fantômes qui se sont emparés des lieux, certains, il faut bien le dire, plus sympathiques que d'autres. Mais ce n'est pas sans raison que ces « entités » s'en prennent à elle verbalement et physiquement. Petit à petit, à leur contact, ses peurs et les souvenirs occultés prendront forme,

libérant ainsi les démons qui la brimaient depuis l'enfance.

Même si de prime abord je ne suis pas attirée par le fantastique, je me suis laissée emporter par ce huis clos cauchemardesque rigoureusement construit. L'écriture sobre et suggestive de Geneviève Lévesque se distingue par sa fluidité – un plaisir de lecture. Et son histoire nous tient en haleine jusqu'à la fin, ce qui satisfait l'exigence ultime du suspense. L'écrivaine (poète et slameuse) puise abondamment dans l'imaginaire symbolique : l'eau, le feu, la lumière, ce qui lui permet de tirer profit des perceptions extrasensorielles de son héroïne tout en naviguant avec brio entre le conscient et l'inconscient.

Le défi auquel Théna est confrontée fait naître des suppositions – un autre plaisir de lecture... J'ai cru deviner de quoi il retournait, je me suis trompée. Il ne vous reste plus qu'à mettre à l'épreuve votre propre perspicacité.

● GINETTE BERNATCHEZ

son assassinat à Coyoacán et de Malcolm Lowry dans son périple le menant à la rédaction d'un chef-d'œuvre inégalé, *Au-dessous du volcan* (1947), dont « l'action » se déroule à Cuernavaca. Se déploient devant nous politique et arts, littérature (Trotsky aurait pu devenir un grand écrivain) et peinture, la présence de Diego Rivera (un monstre, tant sur le plan du talent que sur celui de ses relations personnelles, particulièrement avec sa femme Frida Kahlo). Un chassé-croisé où surgissent Breton, le père du surréalisme, l'insaisissable B. Traven aux multiples identités, sans oublier Antonin Artaud, qui veut connaître les Indiens Tarahumaras. Un « cocktail » de personnages hautement explosif, avec, en arrière-plan, Staline et Hitler, qui veulent tous deux la mort de Trotsky, leader politique charismatique, brillant, l'homme le plus puissant de l'Union soviétique après la Révolution des bolcheviks, rival mortel de Staline qui le force à fuir l'URSS, le traque d'un pays à l'autre, alors que son pendant, Hitler, lui voue une haine double du fait qu'il soit juif et communiste.

Il est impossible de résumer un tel livre, basé sur des recherches solides, où les différentes factions communistes se livrent une guerre sans merci, où nous suivons, étourdis et abasourdis, la panoplie des personnages les uns plus énigmatiques que les

autres, à commencer par Trotsky lui-même, dont on ne comprendra jamais la soudaine lassitude après la mort de Lénine qui l'a mené dans un immense périple avec, au bout, l'assassinat de la main du meurtrier à la solde de Staline. Et que dire de Lowry, qui a inventé une nouvelle façon d'insérer dans le roman sa vie privée avec ses failles, ses manies, son égocentrisme (un pied de nez anticipé aux poststructuralistes qui voulaient nier l'importance de l'écrivain).

La présentation des grands de l'époque, les circonstances politiques, la vie quotidienne du foisonnement de personnages au Mexique sont d'une splendeur dont Deville a le secret. Écrit pour la plupart dans un présent historique, il laisse le lecteur hors d'haleine. À tel point que ce dernier se demande parfois s'il est encore dans un roman et non pas dans une fabuleuse fresque historique où les hommes et les femmes dépassent l'imagination, sans exception. Si l'un ou l'autre des caractères vous intéresse, c'est un livre incontournable et à garder dans sa bibliothèque, pour le plaisir d'en relire des passages, mais aussi comme référence.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

DANIEL POLIQUIN

Le vol de l'ange

Boréal, Montréal, 2014, 318 pages

Dès le début du roman, nous apprenons une étonnante vérité : entre 1875 et 1925, on pratiquait au Nouveau-Brunswick des ventes aux enchères au cours desquelles des enfants et des personnes âgées pauvres ont été attribués pour la plupart à des fermiers contre quelques dollars, versés par le gouvernement de la province à ces derniers, évitant ainsi aux démunis l'orphelinat ou l'hospice, « lieux peu recommandables à l'époque » (p. 9), première litote d'une longue liste qui va suivre. Il ne s'agissait pas, à proprement parler, de traite d'esclaves, parce que les fermiers étaient tenus de bien traiter ceux qui ne pouvaient plus ou pas encore prendre soin d'eux, mais ils s'acquittaient de leur « dette » en effectuant des travaux en tant que main-d'œuvre bon marché.

On s'attend donc à la lecture d'un livre déprimant. Mais le narrateur, au début de la soixantaine, muet et analphabète, communique à un scribe anonyme, par des signes et le regard, l'histoire de sa vie à rebours, commençant par le dernier encan qui l'attend. Il remonte jusqu'à son enfance et à sa mère Salomé, de qui il a hérité « des siècles de mémoire muette »,

l'un des grands thèmes du récit (p. 196). Issue d'une des dernières familles des « Gens du Marais », pratiquant la contrebande et, parfois, la pêche, elle et le père du narrateur, un amant de passage qui « ne voulait pour pays que la route » (p. 238), lèguent au fils – qu'ils abandonnent tous deux – leur goût du voyage. À travers ses déplacements, celui-ci rencontre des familles d'accueil, des femmes, des hommes plus pauvres que lui encore, de Cap-Pelé à Cap-Enragé, d'où l'on voit la baie de Fundy, en passant par Shédiac, Kouchibouguac, Bouctouche, en somme toute l'ancienne Acadie, avec des séjours en haute mer et en prison. Sa vie est aussi bariolée que loufoque, aussi remplie de surprises que celle des Lazarillo de Tormes, Simplicius Simplicissimus, Gil Blas, pour ne nommer que les exemples les plus connus du roman picaresque, dont Poliquin suit la trace à la lettre. Cependant, il y ajoute des éléments nouveaux, comme la mémoire collective et la figure du père. Puisqu'il ne reste jamais assez long-

roman



temps pour savoir s'il laisse derrière lui une femme enceinte, notre homme ne sait pas s'il a une descendance à lui – sauf dans le cas de la maîtresse d'un médecin véreux. Ancienne institutrice, elle se suicide en découvrant qu'elle porte un enfant du narrateur, suicide qui amène le père (manqué) en prison et, de là, à l'asile d'où il sera libéré parce que le gouvernement a besoin de lits pour héberger les blessés et les fous de la Grande Guerre. Ce nouveau *pícaro* touche à toutes les strates de la société et expose la méchanceté des « bien pensants », qui le regardent du haut de leur fortune, alors que le monde est sans cesse mis sens dessus dessous. D'où l'ajout des « déficiences physiques » de l'antihéros par l'auteur, pour faire ressortir davantage le *grotesque dans la société*, autre sujet de premier plan. Avec ce roman, Poliquin indique une nouvelle voie à la littérature québécoise et canadienne ; son roman dépasse, et de loin, une affabulation sur une période particulière. Sa satire attaque les maux de notre ère postmoderne, la misère intellectuelle de la population désinformée, les mensonges des politiques, l'aveuglement collectif dont le regretté Saramago avait exposé les dangers, les duperies des multinationales.

Pour tout dire : un roman important, divertissant en surface, d'une écriture au ton parfaitement adapté au sujet, qu'il faut laisser décanter, puis reprendre pour en saisir l'importance.

✱ HANS-JÜRGEN GREIF

RICHARD STE-MARIE

Repentir(s)

Alire, Lévis, 2014, 336 pages



Le monde de l'art a aussi ses criminels, particulièrement dans le domaine de la peinture où les faux tableaux sont légion. C'est du moins ce que laisse entendre Richard Ste-Marie dans son troisième roman, qui vient de paraître chez Alire sous le titre *Repentir(s)*. Pourquoi un tel titre ? Parce que les trafiquants d'œuvres d'art sont hantés par le remords ? Pas du tout. Le titre s'explique ainsi, selon le romancier, qui a été, pendant plusieurs années, professeur à l'École des arts visuels de l'Université Laval : « En peinture, ce qu'on appelle le repentir est une manière de travailler qui consiste à tracer des lignes ou à ajouter des traits à ce qui existe déjà sur la toile. [...] c'est plus qu'une simple réparation. C'est une décision esthétique, iconographique, non pas technique » (p. 288). Et le célèbre sergent-détective Francis Pagliaro, que nous avons connu dans le roman précédent, *L'inaveu*, comprend pourquoi le romancier a choisi de recourir au pluriel, car il existe chez les peintres plusieurs repentirs « pour modifier l'image, en masquer des parties, en souligner d'autres ou en faire apparaître de nouvelles » (ibid.). Voilà comment le romancier s'y prend pour enrichir les connaissances de ses lecteurs, peu ou prou fami-

liers avec les arts visuels, tout en mettant ses talents à susciter l'intérêt. Car son nouveau polar ne nous tombe pas des mains avant la fin.

Repentir(s) s'amorce au moment où un double meurtre est commis dans la galerie Arts Visuels Actuels de Montréal, lors d'une exposition du peintre Andrew Garrison, qui habite Chelsea, dans les environs de Gatineau. Il n'en faut pas plus pour que le sergent-détective Pagliaro de la Sûreté du Québec, et son adjoint Martin Lortie, se précipitent à la galerie pour amorcer leur enquête. Surtout que l'une des deux victimes est un policier de carrière, Frédéric Fortier, un haut gradé de la police de Montréal.

Parallèlement à cette enquête que nous suivons du 28 septembre au 13 octobre 2012, le romancier, par le procédé du retour en arrière et de l'alternance des deux histoires qui finiront par se rejoindre, nous plonge dans un petit village de la région de Montmagny, sur la frontière canado-américaine, à la rencontre d'un adolescent d'à peine une douzaine d'années, issu d'une famille désunie, qui présente des talents certains pour le dessin, et de son ami, Samuel, qui tente de l'entraîner dans la délinquance. Ils finiront par trouver une place importante dans l'intrigue dans laquelle Pagliaro ne cesse de découvrir que le galeriste Gaston, dit Faby Lessard, est loin d'être ce qu'on pourrait appeler un enfant de chœur, ce qui l'étonne au plus haut point, surtout qu'il a toujours cru que le monde des arts visuels était d'une pureté et d'une noblesse sans faille. À chaque jour, le sergent-détective fait une visite à la galerie dans l'espoir de faire parler les œuvres de Garrison qui y sont exposées et faire le point sur son enquête. Ses découvertes ne cessent de le surprendre, lui qui poursuit toujours des études en philosophie à l'Université de Montréal et qui, de jour en jour, s'intéresse de plus en plus aux arts visuels, dont la peinture.

Il faut, comme on dit, se garder une petite gêne et ne pas en dévoiler davantage pour susciter l'intérêt des lecteurs que je souhaite nombreux. Rassurez-vous, Pagliaro a beaucoup de flair tout en emmagasinant les connaissances en arts visuels à une vitesse quelque peu surprenante, il faut le dire. C'est une véritable leçon qu'il nous donne, en fin de parcours devant les tableaux de Garrison, qu'il a fini par comprendre dans les moindres détails. N'oublions pas que le romancier a connu une riche carrière dans cette discipline et qu'il a été appelé comme expert dans certains causes où des tableaux offerts à des musées avaient été surévalués pour permettre aux mécènes d'obtenir de farmineux reçus d'impôt, comme c'est arrivé entre autres au Musée Louis-Hémon de Péribonka, il y a quelques années. Mais cela ne nuit pas à la qualité du roman de Ste-Marie, qui sait construire une histoire, susciter l'intérêt jusqu'à la fin et nous charmer par son écriture d'une belle qualité.

✱ AURÉLIEN BOIVIN

CLAUDE COULOMBE

J'ai vu mourir Kennedy

Éditions JCL, Chicoutimi, 2014, 392 pages

L'auteur Claude Coulombe a déjà fait parler de lui en 2008, alors qu'il s'était associé à Denis Morisset, un milicien de l'ombre des forces opérationnelles canadiennes, pour rédiger sa biographie. Il récidive aujourd'hui avec un premier roman en s'attaquant à rien de moins qu'une icône. La fin du président américain John Fitzgerald Kennedy, en effet, n'est pas sans susciter encore aujourd'hui les passions du public autant que des enquêteurs, de sorte que le sujet constitue sans doute un bon choix en terme de marketing. Par ailleurs, cet événement a été étudié sous tous ses angles et on a échafaudé à son propos de nombreux canevas, dont aucun n'a levé tous les doutes sur ce qui s'est réellement passé.

C'est en s'inspirant de l'un des scénarios que Coulombe imagine une intrigue tout à fait captivante, dont l'originalité le dispute à bien des productions du genre *thriller*.

Un accident d'automobile a récemment fauché l'épouse du journaliste Anthony Rosen, qui en a perdu le goût de vivre. Soucieux de l'aider à s'en sortir, l'un de ses collègues lui conseille de se trouver un projet un peu fou et de s'y consacrer corps et âme le temps qu'il faudra. Rosen se souvient alors d'une photographie publiée dans le magazine *Life* à la suite de l'attentat perpétré contre Kennedy, où une jeune femme le tient par la main pour le protéger de la cohue qui sévit à Dallas. Il a trois ans, à l'époque.

Il décide donc de tout mettre en œuvre pour retrouver ce témoin important des événements, dans le but premier de rédiger un article sur leurs retrouvailles. Mais son enquête révélera des ramifications inattendues. S'il parvient effectivement à dénicher la femme, qui se terre dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre, il devra se soumettre à certaines conditions avant de prétendre obtenir la moindre confiance. Mais l'enjeu en vaudra la chandelle, même si la peur sera au rendez-vous, même si l'objet de sa quête a également à ses trousses un ancien *marine* animé d'une idée fixe et qui poursuit en dépit du bon sens une mission qui lui a été confiée en 1963.

Il résulte de cette action un roman bien structuré, parfaitement vraisemblable aussi bien que très convaincant. L'auteur a effectué un travail de documentation scrupuleux pour mettre en scène des personnages qu'on a plaisir à découvrir à travers leur passé, lequel explique avec ingéniosité la part qu'ils ont pu prendre ou pas dans l'attentat de Dallas. Par le biais, le lecteur y est en particulier invité à découvrir ou redécouvrir des pans des conflits qui ont opposé la France à ses colonies.

Pour Coulombe, le défi était grand de présenter en alternance des scènes du passé plus ou moins loin-

tain en les mélangeant aux événements du présent. Il a réussi cette gageure de façon remarquable, si bien qu'on ne saurait prendre en défaut la cohérence du récit. Les passages d'une époque à l'autre se font sans qu'on ait jamais l'impression de s'y perdre. C'est un roman bien articulé et bien rédigé, servi adéquatement par un style alerte et vigoureux.

Ainsi, non seulement le choix du titre et du sujet sollicitent-ils la curiosité du lecteur, le roman livre de plus la marchandise et on a un réel plaisir à découvrir cet auteur sous sa nouvelle livrée, celle du romancier.

✱ CLÉMENT MARTEL

CÉLINE DAIGNAULT ET LÉONARD PRIEST

Esclave blanche en Nouvelle-France

Éditions Michel Quintin, Waterloo, 2014, 360 pages

Dans les dernières années du XVII^e siècle, trois nations s'affrontent en terre d'Amérique. Alors que les peuplades amérindiennes font l'objet d'une répression sans merci et que leurs membres sont poursuivis comme du gibier, les colons français concentrés au nord et les populations de la Nouvelle-Angleterre se disputent le territoire. Les guerres intercoloniales feront rage par intermittence pendant plus de soixante-dix ans.

Durant l'hiver 1703, alors que les habitants du petit village puritain de Deerfield, au Massachusetts, se croient à l'abri, protégés qu'ils sont par la neige et les rigueurs du climat, un groupe déterminé d'Amérindiens et de colons de souche française, après avoir fait route depuis Chambly dans la neige épaisse, franchissent les palissades en pleine nuit ; en plus de massacrer une partie de la population, ils font un grand nombre de prisonniers, à qui ils imposent une marche forcée jusque dans les environs de Montréal.

Sarah a douze ans lorsqu'elle est capturée. Un Amérindien du New Hampshire en obtient la possession et la prend sous son aile. Tout en la ramenant vers le nord, il la protège d'un Huron de Lorette surnommé le Serpent, qui s'en prétend le propriétaire légitime. Cependant, pendant l'été qui suit, le protecteur de la jeune fille décide de retourner chez lui. Bientôt rattrapée par le Serpent, Sarah est vendue comme esclave au marché public de Montréal. Pour elle, c'est le début d'une vie marquée par les dépaysements successifs ; on la donne ou la vend à loisir. Une seule issue à sa condition de marchandise humaine : elle doit se faire papiste, c'est-à-dire embrasser la religion catholique et accepter de travailler comme domestique pendant cinq années. Ce n'est qu'à ce prix qu'elle achètera sa liberté.

Le roman se fonde sur des données historiques précises, mises au jour par une recherche minutieuse. Le personnage de Sarah, en particulier, a réellement existé ; elle compte aujourd'hui de nombreux

romans



descendants en terre canadienne, dont Léonard Priest lui-même.

Même si elle ne couvre qu'une brève période historique, l'action permet de se faire une idée assez précise des enjeux qui opposaient à l'époque les trois nations en guerre. Le roman a notamment le mérite de dresser une image réaliste de plusieurs nations amérindiennes, de leurs coutumes et des tensions qui les opposent. En outre, les préjugés que les Blancs nourrissent à leur endroit sont exposés crûment et les exactions dont ils sont victimes nous sont montrées de l'intérieur, ce qui constitue une approche féconde.

Les auteurs, qui signent conjointement cette intrigue à saveur historique, en sont à leur première prestation. On peut toutefois supposer que la documentation colligée pourrait donner lieu à d'autres récits fort intéressants. L'approche privilégiée par Daignault et Priest force la réflexion et suscite la compassion. À travers un nombre considérable de figurants, plusieurs personnages typiques se dégagent, dont les auteurs parviennent à nous faire bien saisir le caractère, le tempérament et les motivations. Aussi, le roman est-il étonnamment réussi sur le plan de l'émotion.

La qualité de la rédaction est également à mettre sur le compte de l'intérêt du récit. Plusieurs actions concurrentes se chevauchent et s'entremêlent, et leur fusion s'effectue harmonieusement, si bien qu'on ne se formalise pas des alternances dans les différents angles d'observation. Par ailleurs, les lieux sont évoqués avec précision, alors que des détails judicieusement choisis dépeignent efficacement les climats. Quant au style, il est à la hauteur de l'action. C'est une œuvre qui se lit facilement et qui entraîne le lecteur dans une belle aventure. On en redemanderait.

✱ CLÉMENT MARTEL

MARIE-BERNADETTE DUPUY

Le scandale des eaux folles

Éditions JCL, Chicoutimi, 2014, 640 pages

roman

Décidément, la collaboration de l'auteure angoumoisine avec les Éditions JCL constitue une association féconde. Marie-Bernadette Dupuy signe cette année son vingt-neuvième titre avec cet éditeur québécois. Et, comme ses romans sont d'une taille impressionnante, c'est quelque dix-huit mille pages qui portent ainsi sa griffe. Cela ne serait rien, pourtant, si cette production n'arrivait à toucher le public; mais, au contraire, les lecteurs ne se lassent pas des sagas qu'elle échafaude, souvent en plusieurs tomes, qui se sont ainsi acquis une réputation internationale, pénétrant en plus de nombreux pays non francophones par le biais de traductions. Pas étonnant que la maison d'édition lui ait réservé l'honneur de sa cinq centième parution. Autre détail à considérer, c'est que, depuis plusieurs années déjà, Dupuy s'est si

bien attachée au Québec, plus particulièrement à la région du Lac-Saint-Jean, qu'elle y a situé l'action de plusieurs de ses romans.

C'est précisément dans le village de Saint-Prime que s'amorce sa nouvelle série avec *Le scandale des eaux folles*. En 1928, dans le but d'actionner les turbines d'une centrale hydroélectrique, les promoteurs du projet provoquent la montée des eaux du lac Saint-Jean, ce qui devient une véritable catastrophe pour les riverains, des agriculteurs qui voient leur gagne-pain ruiné et leurs cultures irrémédiablement compromises.

Or, au milieu du climat tragique qui règne, la famille Cloutier doit en plus déplorer la noyade de leur benjamine, Emma, qui se serait suicidée, selon toute apparence. Non seulement la consternation s'installe, mais la crainte du scandale induit les membres de la famille à la discrétion la plus absolue, une solution qui est loin de satisfaire Jacinthe, l'aînée des filles, chez qui le doute s'installe bientôt et qui entend découvrir la vérité sur ce qui s'est réellement passé.

Ce sera donc en bravant l'interdit qu'elle mènera sa propre enquête. Ce faisant, elle découvrira miette à miette un monde qu'elle ne soupçonnait pas, celui dans lequel a évolué sa sœur à l'insu de tous. Aussi, ce ne sera pas sans déchirements qu'elle trouvera réponse à ses questions.

Le succès de l'auteure s'explique par plusieurs facteurs. Comme élément principal, il y a bien sûr l'imagination dont elle déborde lorsqu'il s'agit d'articuler une intrigue et de créer un univers où le lecteur se trouve piégé, condamné à poursuivre jusqu'à la dernière page sa découverte des événements. Dupuy sait enchaîner les péripéties et multiplier les actions incidentes, de manière à créer un environnement riche en avenues de développement. Ses personnages, quoique nombreux, sont consistants et leur présence ne se dément jamais. Ils sont vivants. C'est ainsi qu'elle arrive, facilement, dirait-on, à soutenir l'intérêt tout au long d'un énorme roman, même de plusieurs tomes.

L'autre élément fondamental de son art tient dans l'émotion qu'elle sait asservir avec brio à ses projets. Ses acteurs sont humains et sensibles, ils ont des réactions appropriées aux circonstances. Elle excelle à faire ressortir les aspects touchants de ce qu'ils vivent, sans que ce soit du chiqué. On s'y reconnaît aisément, on communique d'emblée à la sensibilité de l'écrivaine elle-même, qui n'est pas sans transparaître en filigrane.

Certes, les romans de Marie-Bernadette Dupuy sont à ranger dans la catégorie de la littérature de masse. Ce n'en sont pas moins des ouvrages de belle qualité, écrits dans un style fluide et facile, mais d'une redoutable efficacité. La présentation matérielle qu'en offre l'éditeur est attrayante en soi. Il est à noter que les versions numériques sont également offertes.

✱ CLÉMENT MARTEL

